JEUX D'ÉCRITURE POUR RESTER EN LIEN
Mercredi 22 - Jeudi 23 - Vendredi 24 avril 2020 # 35-36-37

Histoires / en remontant

Scarlett Van Noordt, des polders aux pôles

La mère de Scarlett Van Noordt n'était pas ce genre de femme qui prêtent attention à des détails. Elle n'avait jamais pu expliquer à Scarlett et Tara, ses deux filles aussi jumelles que dissemblables, ce qui s'était passé le jour de leur naissance, ni d'ailleurs ce qui s'était passé neuf mois avant, et qui logiquement, avait dû conduire à cette naissance gémellaire. Disons poliment qu'elle n'y avait pas porté une attention excessive.
Très vite, les deux petites furent laissées aux soins intéressés de Mama, une jeune néerlandaise des montagnes, qui, à défaut de leur donner de la tendresse, acceptait la leur avec une indifférence amusée qui pouvait passer pour de la bonté.
Les filles grandirent ensemble, bientôt réjointes par Peggie, que Mama mit au monde une dizaine d'années plus tard, dans des circonstances assez troubles.
Famille de filles, dans un monde de femmes.
Mais Tara la lumineuse, la solaire, s'éteignit brusquement à vingt-sept ans, littéralement fondue par le soleil de juillet.
Scarlett, pour ne pas sombrer, décida alors de devenir un oiseau anti-migrateur, fuyant le soleil de pôle en pôle, du Groënland en janvier à la Terre Adélie en juillet, prenant bien soin de traverser les équinoxes munie d'une combinaison isotherme en téflon réfléchissant.
C'est ainsi qu'elle est devenue la grande spécialiste mondiale des aurores boréales et des tempêtes de neutrons Pi, que le blockbuster « A la poursuite des nuits » (Zoek 's nachts) a transformé en star interplanétaire.
Mais au fond d'elle-même, Scarlett Van Noordt gardait son petit cœur simple d'enfant des polders. Elle n'avait pas oublié.
Scarlett avait 52 ans lorsqu'elle décida de revenir dans sa ville natale, là où elle avait connu tant de aventures exaltantes et de passions amoureuses. Elle descendit du train, une petite mallette verte à la main. Le reste de ses bagages lui serait livré dans la soirée. Elle se rendit à la pension tenue par Peggie Johnson, la fille de Mama, sa chère nourrice maintenant décédée. Elle se fit servir du poulet froid et une salade d'endives, fit une petite sieste et sortit en fin d'après-midi. Elle traversa la petite ville et emprunta la route qui menait à son ancienne demeure. Après le petit bois, le chemin bifurquait. Elle s'arrêta, en proie à une vive émotion.
Elle regarda alors le soleil descendre doucement sur la colline. Certes il n'y restait plus grand chose mais déjà de jeunes pousses pointaient le bout de leur nez et doucement elle pensa «Tara....»

Fabienne / **Anne** / Sandrine

****

Partir

Charlie avait gréé le voilier avec soin, fait briller les winches, lustré le teck du pont avant. Soizic allait venir, enfin… C'était pour ce soir, le grand départ, une nouvelle vie, enfin, il voulait y croire. Elle lui avait promis, mais elle lui avait déjà fait faux bond deux fois. Il se dirigea à pas lents vers le port. La musique qui s'échappait des bars bondés résonnait sur l'eau calme. Il se sentait vieux tout d'un coup. Il entra à La Mouette Joyeuse - un nom idiot pour ce café sombre… Soizic était là, près du comptoir, comme figée.
Son mari avançait, un verre à la main. À sa vue, la gorge de Soizic se serra. Comme il lui a manqué !!! Et dire que pendant tout ce temps, elle avait refusé de le prendre au téléphone. Charlie les regardait. Ses yeux mobiles passaient de l'un à l'autre. Il n'aurait jamais cru que Soizic réagirait de cette manière. Il ne savait plus quoi dire, quoi penser. Tous ses plans tombaient à l'eau. Alors, Charlie se retourna d'un coup. Au loin, la mer scintillait. Décidément, rien ne serait plus comme avant. Soizic l'a tout de suite compris. En face d'elle, son mari lui tendait les bras. Elle s'y engouffra et ils rentrèrent à pas lents. Juste à l'heure pour dîner.

Laurence / **Najwa** / Najwa

****

Une belote compromise

La maison projetait quelque chose d'inquiétant dans la lumière déclinante de cette fin d'après-midi et sa façade terne aux volets clos, une fois passé la grille semblait faussement banale avec sa pelouse taillée ras et son jardin bien rangé. Martin s'avança avec prudence en s'attendant à être démasqué à tout instant. La grille était bien ouverte, comme le lui avait dit son patron et la porte du garage devait l'être également. Il prit une grande inspiration dans l'air du soir resté chaud. La température avait presque atteint les 30° au milieu de l'après-midi et son tee shirt était déjà trempé de sueur. Dix fois son salaire, voilà qui ce qui l'avait conduit à pénétrer de nuit comme un voleur dans un lieu où il n'était pas attendu.
" Tu rentres, tu le descends, tu nettoies et tu sors. "
Ça semblait simple dit comme ça et son supérieur lui avait remis en main propre le paquet ficelé qui contenait l'arme, un silencieux de catégorie B. Dès demain il se dit qu'il irait à l'ANPE pour renouveler son dossier. Il refusa de penser à ce qu'il devait faire et refoula la vague de panique qui menaçait à présent de déferler sur lui, concentrant ses pensées sur Anastasie, sa femme depuis près de vingt ans qui avait tout organisé pour la grande réconciliation familiale de ce soir. Ce soir devait être un sans-faute. Sa fille Aline et Zaccharie seraient présentes et il était bien décidé à les accueillir avec des mots gentils, pas comme la dernière fois où il s'en était pris directement à cette adolescente maigrichonne aux cheveux bleus que lui avait amené Aline. Il ne devait pas être en retard. Il s'avança à l'intérieur du garage jusqu'à l'escalier qu'il commença à gravir et entra dans un couloir qui donnait sur une cuisine baignée de lumière artificielle. Le son d'un téléviseur l'avertit de la présence proche de sa cible. Il referma ses doigts autour de la crosse du silencieux, pris le temps de le dégager du verrou de pontet de sécurité et l'arma. Dans le salon, une forme d'homme était avachie dans un fauteuil sans âge, la main posée sur une bière à moitié bue, les yeux à demi-fermés et la bouche ouverte sur un début de ronflement. L'image d'Aline se présenta à Martin, le sourire d'Aline et ses bras qui s'ouvraient grand pour l'embrasser. Il tira, deux fois. L'homme ne prit pas même la peine d'ouvrir les yeux et passa de vie à trépas, le corps basculant mollement sur le sol carrelé du salon. Une flaque rouge commença à s'étendre tout autour.

Vite, vite, mettre tous les morceaux du cadavre dans le sac à gravats, nettoyer le sang, brûler le contenu des corbeilles à papier en veillant à ne laisser aucune trace compromettante... Bon sang, il aurait dû faire une liste. Il allait certainement oublier quelque chose... Martin était un assassin occasionnel, sans diplôme, un interimaire recruté à la va-vite dans une agence qui était plutôt spécialisée dans le bâtiment. Il avait accepté cette mission sans réfléchir parce qu'il lui fallait encore trois jours de travail ce mois-ci pour pouvoir toucher ses indemnités de chômage. Il avait promis à sa femme et à sa fille de les rejoindre à temps pour la belote du soir, à laquelle devait aussi participer Zaccharie, l'amoureuse de sa fille.
Il n'aimait guère Zaccharie, qu'il soupçonnait de tricher à la belote, et de ne fréquenter sa fille que pour pouvoir passer ses soirées à le narguer, lui, avec des carrés de valets qui semblaient toujours lui tomber du ciel.
Le patron lui avait prété une voiture, une twingo à boite automatique. Le sac à cadavre tenait de justesse dans le coffre. Mais, ouf, la mission était terminée. Il se débarrasserait de l'encombrant paquet le lendemain, dans une corbeille de rue, en retournant à l'agence d'interim rendre la voiture et toucher sa paie. Il fallait absolument qu'il rentre directement chez lui, maintenant.

Dix heures sonnaient au clocher de l'église. Martin était déjà en retard. Allait-on l'attendre comme il était d'usage ? Sinon, qu'allait imaginer Zaccharie ? Ne parlons pas d'Anastasie, que penserait-elle ? Allait-elle bien l'accueillir ? Les gestes de Martin étaient gauches. Il connaissait mal cette voiture. Une fois arrivé chez lui, ce fut un déchaînement de reproches.

Marion / **Fabienne** / Liliane

****

L'ami Hector

Derrière la fenêtre de l'immeuble, Brigitte s'ennuyait. Pas drôle d'être seule depuis des jours, le temps humide, pluie et vent, décourageant les promenades et les rencontres entre copines dans l'aire de jeux, en bas.
--Ils auraient pu me faire un frère ou une sœur, pensait-elle, bougonne.
Enfant unique, la barbe. Personne pour jouer, s'amuser, discuter, se disputer même...
Alors elle était là, derrière la fenêtre, attendant elle ne savait quoi, observant le paysage sans grand intérêt...
Brigitte rêvait depuis longtemps de pouvoir s'acheter un jeu avec son argent de poche. Puis, elle l'avait trouvé, montrant deux cornes sortant de la haie qui bordait la résidence. Elle le guetta afin de l'attraper sans se griffer aux épines du buisson. Il fallait être patient. Il finirait bien par sortir.
Un quart d'heure plus tard, elle le tenait triomphalement et délicatement entre ses doigts pour regagner l'appartement. Sa mère l'avait plutôt mal accueillie. Elle avait plissé son nez dédaigneusement. « Que veux-tu faire de cette bestiole ? Ce n'est pas fait pour vivre dans une maison comme la nôtre ! Brigitte était parvenue cependant à négocier. Finalement, Hector, c'était le nom qu'elle lui avait donné, resterait sur le balcon.
La petite fille, ne manquait pas de rendre visite à Hector, vingt fois par jour. Elle lui apportait des feuilles de salade, des restes de carottes râpées, des pelures de pommes de terre. Brigitte avait son plan : elle allait se lancer dans l'héliciculture. Ainsi, avec la vente, elle réunirait rapidement l'argent nécessaire pour son acquisition. Elle n'avait qu'à s'armer de patience et trouver à Hector une compagne. Or, ce début d'automne était pluvieux et Brigitte pensait qu'elle finirait bien par dénicher un autre escargot.
Mais le drame se produisit. Lors d'une matinée venteuse, un énorme marron d'Indes, entouré de sa bogue, s'était détaché de l'arbre qui se situait au-dessus du balcon et avait écrasé Hector.
Tu l'as voulu, tu l'as eu. Maintenant, il ne faut pas pleurer. Tu entends, tu entends, il serait mort de toute façon. Brigitte ferma les yeux. Ses lèvres tremblaient. Une larme triste glissa sur sa joue.

Annie / **Liliane** / Hervé

****

La fin d'un cauchemar

Marguerite n'en pouvait plus d'être ainsi confinée dans son Ehpad. Pour ses 93 ans, elle se trouvait encore très en forme et ne supportait pas cette claustration. C'était donc décidé, ce soir, elle partirait, avec l'espoir de retrouver son amant. Elle attendit que le repas du soir lui fut servi, vers 17h30, puis commença son baluchon. Elle noua ses draps, comme elle avait vu faire maintes fois dans les romans photos qu'elle affectionnait, en attacha un bout à la rambarde de sa fenètre, puis se laissa glisser tranquillement jusqu'au sol. Au passage elle croisa le regard vide de son voisin du dessous, où elle crut percevoir un vague sourire. Elle traversa l'air de rien la pelouse qui la séparait de la fôret, puis elle s'y enfonça, jusqu'à rencontrer le haut grillage qui clôturait la résidence. Elle sortit sa pince coupante et s'attela à le découper soigneusement. Marguerite aimait les choses bien faîtes. Enfin, elle se retrouva de l'autre côté du grillage. Elle essaya de se repérer. Elle voulait rejoindre ce pavillon de chasse où peut-être l'attendait encore son amant.
Elle en rêvait depuis si longtemps : seule, dehors. Combien d'hommes étaient passés par ce pavillon de chasse perdu en forêt ? Combien de cavaliers impatients ? Et la femme brutale, silencieuse, qui gardait le portail, avait elle aussi disparu. Où ? Pour l'instant elle ne s'en préoccupait pas, elle goûtait ces instants précieux, livrée au vent, à la tendresse de l'après midi frémissant, au doux voile de brume qui commençait de descendre depuis le faît des arbres, là haut.
Assise sur la mousse encore humide, elle goûta le silence. Plus de cliquetis d'armes, plus de voix impérieuses ou chevrotantes, plus de cris – cet enfer avait miraculeusement sombré comme le soleil au bout de sa course disparaît de l'autre côté du ciel. Elle ne souhaitait rien d'autre que prolonger cet instant délicieux où, livrée à la nature bienveillante, elle pouvait se persuader que le cauchemar était bien fini, ne reviendrait plus jamais.
Le vent avait cessé, la pluie s'était arrêtée, les nuages s'étaient éloignés, elle regarda par la fenêtre, une douce lumière éclairait le jardin. Elle jeta un châle sur ses épaules, ouvrit la porte, descendit les trois marches et regarda le ciel. Pour la première fois depuis longtemps elle sourit. Enfin, elle était libre.

Francis / **Nadia** / Micheline

****

Un job à la con

Le grand Changement n'était pas celui qu'il attendait. Aux lendemains dégressifs de la Coronaventure, Martin, âme sensible aux sirènes New Âge à la sauce extraterrestre, espérait être entré pour de bon dans la cinquième dimension planétaire. Les événements l'avaient fait redescendre sur Gaïa, et il s'était alors pris à espérer trop rapidement l'effondrement décrit par les collapsologues. Mais ce sacré système avait plus d'un tour dans son sac et, retournant l'opinion comme une galette sur sa bilig, le désormais président à vie-tant-que-le-danger-n'est pas-écarté avait obtenu les pleins pouvoirs que la législation en vigueur lui apportait déjà sur un plateau d'argent. La régression était telle que plus aucun des droits acquis depuis la Deuxième guerre mondiale -et même certains droits antérieurs- n'avaient échappé au rouleau compresseur du désormais Ultra Nouveau Monde. Les enfants pouvaient désormais travailler à dix ans, le syndicalisme était privatisé, le vote censitaire était rétabli et tout rassemblement de plus de trois personnes sévèrement réprimé. Martin fut jeté de l'hôpital où il travaillait comme infirmier, le jour où les actionnaires du groupement Public Privé Privé Privé décidèrent qu'il n'était pas assez rentable. Heureusement, le régime faisait la promotion de nouveaux jobs d'avenir : valorisateurs de cadavres, traders de cryptomonnaies, marchands de rêves et bien entendu agents de supersécurité, le secteur étant désormais le plus gros employeur du pays. Comme on ne pouvait, sous peine de prison, refuser une proposition, Martin finit par accepter un poste vacataire d'assassin sanitaire. Sa tâche consistait à éliminer (à ses risques et périls) l'individu désigné comme fiché Super S, mettant gravement en cause la sécurité de l'État. Il s'acquitta assez rapidement de sa tâche le jour où, déguisé en gendarme, après avoir planqué près de l'Élysée (on lui avait dit qu'il s'agissait d'un traître à la patrie, le chauffeur d'un ministre, logé au sein même du pouvoir), il arrêta le véhicule (un SUV blindé aux vitres fumées) sous un prétexte futile. Le chauffeur consentit sans réfléchir à baisser sa vitre, le temps que Martin lui balance d'une main un jet de poison mortel, et de l'autre main, un puissant somnifère à effet foudroyant, à destination de son passager. Malheureusement, bien qu'ayant répété son geste, Martin avait interverti les produits et occis le passager, qu'il reconnut avec horreur : c'était le Super-Président Macron de la Super Start-Up Nation himself…

Vite, vite, mettre tous les morceaux du cadavre dans le sac à gravats, nettoyer le sang, brûler le contenu des corbeilles à papier en veillant à ne laisser aucune trace compromettante... Bon sang, il aurait dû faire une liste. Il allait certainement oublier quelque chose... Martin était un assassin occasionnel, sans diplôme, un intérimaire recruté à la va-vite dans une agence qui était plutôt spécialisée dans le bâtiment. Il avait accepté cette mission sans réfléchir parce qu'il lui fallait encore trois jours de travail ce mois-ci pour pouvoir toucher ses indemnités de chômage. Il avait promis à sa femme et à sa fille de les rejoindre à temps pour la belote du soir, à laquelle devait aussi participer Zaccharie, l'amoureuse de sa fille.
Il n'aimait guère Zaccharie, qu'il soupçonnait de tricher à la belote, et de ne fréquenter sa fille que pour pouvoir passer ses soirées à le narguer, lui, avec des carrés de valets qui semblaient toujours lui tomber du ciel.
Le patron lui avait prêté une voiture, une Twingo à boite automatique. Le sac à cadavre tenait de justesse dans le coffre. Mais, ouf, la mission était terminée. Il se débarrasserait de l'encombrant paquet le lendemain, dans une corbeille de rue, en retournant à l'agence d'intérim rendre la voiture et toucher sa paie. Il fallait absolument qu'il rentre directement chez lui, maintenant.

Dix heures sonnaient au clocher de l'église. Martin était déjà en retard. Allait-on l'attendre comme il était d'usage ? Sinon, qu'allait imaginer Zaccharie ? Ne parlons pas d'Anastasie, que penserait-elle ? Allait-elle bien l'accueillir ? Les gestes de Martin étaient gauches. Il connaissait mal cette voiture. Une fois arrivé chez lui, ce fut un déchaînement de reproches.

Peter / **Fabienne** / Liliane

****

Ève, le retour

Elle avait combattu des chefs de chantiers, des avocats verreux, des juges indélicats. Des créanciers l'avaient harcelé. Elle avait repoussé des hommes qui en voulaient à sa virginité. Elle avait tourné la tête à un Roi qui en avait mis sa culotte à l'envers. Elle s'était battue sur des barricades, soigné les enfants des autres. Parfois, elle avait perdu la tête, s'était roulée dans la fange. Elle avait pleuré, beaucoup. Là, fourbue, devant la grille de son jardin d'enfance «L'Eden», elle se revoyait petite fille, courir dans les hautes herbes, cueillir un fruit, boire à la vache l'eau de la fontaine, fuir la harpie qui lui criait dessus.

Elle en rêvait depuis si longtemps : seule, dehors. Combien d'hommes étaient passés par ce pavillon de chasse perdu en forêt ? Combien de cavaliers impatients ? Et la femme brutale, silencieuse, qui gardait le portail, avait elle aussi disparu. Où ? Pour l'instant elle ne s'en préoccupait pas, elle goûtait ces instants précieux, livrée au vent, à la tendresse de l'après midi frémissant, au doux voile de brume qui commençait de descendre depuis le faît des arbres, là haut.
Assise sur la mousse encore humide, elle goûta le silence. Plus de cliquetis d'armes, plus de voix impérieuses ou chevrotantes, plus de cris – cet enfer avait miraculeusement sombré comme le soleil au bout de sa course disparaît de l'autre côté du ciel. Elle ne souhaitait rien d'autre que prolonger cet instant délicieux où, livrée à la nature bienveillante, elle pouvait se persuader que le cauchemar était bien fini, ne reviendrait plus jamais.

Le vent avait cessé, la pluie s'était arrêtée, les nuages s'étaient éloignés, elle regarda par la fenêtre, une douce lumière éclairait le jardin. Elle jeta un châle sur ses épaules, ouvrit la porte, descendit les trois marches et regarda le ciel. Pour la première fois depuis longtemps elle sourit. Enfin, elle était libre.

Hervé / **Nadia** / Micheline

****

Une nuit d'orage

Mina, enfant, avait peur du Loup. Elle vérifiait chaque soir qu'il n'était pas caché sous le lit, derrière les lourds rideaux de sa chambre. Elle sautait dans le lit, de peur que le loup lui attrape la jambe ! Ses parents se moquaient d'elle. Seule sa grand-mère la comprenait car elle avait aussi peur du loup !! Sa famille habitait à la campagne, près des bois. Elle aimait observer les renards qui approchaient du jardin et du poulailler. Leur fourrure rousse, leur vivacité, l'intriguaient.
Quand elle a rencontré Mounir, il lui parlait de ses origines, aux confins du désert. Il était fasciné par les fennecs. Ils avaient un jeu, à eux deux. Ils s'enfermaient dans le placard qui donnait sur la chambre pour jouer au Renard et au Fennec. Parfois, ils jouaient à s'enfermer 10 minutes dans le placard (sachant que le placard s'ouvrait à l'intérieur). Ces derniers mois, avec les changements climatiques, les animaux quittaient leurs territoires et s'approchaient des habitations. Dans son quartier, en périphérie de la ville, elle avait même croisé des petits sangliers avec leur mère ! Des renards circulaient à la tombée de la nuit. Elle les guettait et repensait à son enfance, avec nostalgie. Mounir parlait de son enfance, du désert, de l'oasis. La présence d'animaux sauvages, non loin, leur était familière.

Mina avait passé l'après-midi à trépigner. Elle voulait sortir. Boire du soleil et de la lumière en plein air. Mais voilà, Mounir, l'avait enfermée dans le placard de leur chambre.il y avait un trou en forme de cœur, par lequel elle pouvait apercevoir la grande fenêtre de la chambre. Mounir s'était levé très angoissé ce matin. Lire les infos sur son smartphone, n'avait rien arrangé à son état mental instable.
Il était parti, lui laissant la radio allumée. Il faisait souvent cela quand il lui en voulait. Et puis, il disparaissait. Elle avait réussi à déboîter la porte de ce fichu placard en fin d'après-midi seulement.
C'était bientôt la fin du confinement. Mina avait écouté les infos de 20h. On annonçait de violents orages sur la région et la présence d'animaux sauvages qui quittaient leurs territoires habituels (forêts, parcs animaliers). Un énorme bruit la réveilla vers 4h du matin. Le vélux, au-dessus de son lit était cassé. Une tête d'animal sauvage, gueule ouverte, à l'haleine fétide surgissait dans le verre brisé du vélux. Elle ne reverrait pas Mounir, son amoureux grutier qui devait reprendre le travail au chantier, lundi. La bête la dévorait du regard. L'animal plongea vers elle. Il hurla. Du sang rouge sombre jaillit sur sa couette. L'odeur de ce sang chaud, sauvage, mélangé à l'odeur de poils humides lui donnait la nausée. Avant de s'évanouir, elle revit Mounir, son homme du désert, fasciné par le ciel et les étoiles...

Catherine F. / **Diana H.** / Catherine F.

****

La Déception de Brigitte

Brigitte était une petite fille unique, mais pas gâtée, comme disait le dicton de l'époque. Bien au contraire, ses parents étaient très strictes avec elle. Pas le droit de parler à table ; pas question de faire entrer la télévision à la maison ; et surtout, pas le droit d'amener des camarades de classe chez elle. Les distractions de Brigitte étaient réduites aux sempiternel journal de Mickey qu'elle suivait avec attention. Ses jouets : un gros poupon, une poupée qui fermait les yeux, que lui avait offerte l'oncle Gilles. Elle s'acharnait à demander à sa mère de confectionner des vêtements à cette poupée. À chaque fois, c'était un refus net. « Tu dois apprendre à tricoter et à coudre toi-même. Tu en auras besoin lorsque tu auras des enfants plus tard ». La fillette recevait cependant un peu d'argent de poche avec lequel elle devait se débrouiller. Aussi, un jour, Brigitte décida-t-elle de s'acheter un plateau de jeux de sociétés, avec, d'un côté un damier sur lequel elle pourrait déplacer les soldats de plomb de son père quand il était enfant ; de l'autre côté, un jeu de l'oie avec lequel elle pourrait s'inventer toutes sortes d'histoires.

Brigitte rêvait depuis longtemps de pouvoir s'acheter un jeu avec son argent de poche. Puis, elle l'avait trouvé, montrant deux cornes sortant de la haie qui bordait la résidence. Elle le guetta afin de l'attraper sans se griffer aux épines du buisson. Il fallait être patient. Il finirait bien par sortir.
Un quart d'heure plus tard, elle le tenait triomphalement et délicatement entre ses doigts pour regagner l'appartement. Sa mère l'avait plutôt mal accueillie. Elle avait plissé son nez dédaigneusement. « Que veux-tu faire de cette bestiole ? Ce n'est pas fait pour vivre dans une maison comme la nôtre ! Brigitte était parvenue cependant à négocier. Finalement, Hector, c'était le nom qu'elle lui avait donné, resterait sur le balcon.
La petite fille, ne manquait pas de rendre visite à Hector, vingt fois par jour. Elle lui apportait des feuilles de salade, des restes de carottes râpées, des pelures de pommes de terre. Brigitte avait son plan : elle allait se lancer dans l'héliciculture. Ainsi, avec la vente, elle réunirait rapidement l'argent nécessaire pour son acquisition. Elle n'avait qu'à s'armer de patience et trouver à Hector une compagne. Or, ce début d'automne était pluvieux et Brigitte pensait qu'elle finirait bien par dénicher un autre escargot.
Mais le drame se produisit. Lors d'une matinée venteuse, un énorme marron d'Indes, entouré de sa bogue, s'était détaché de l'arbre qui se situait au-dessus du balcon et avait écrasé Hector.

Tu l'as voulu, tu l'as eu. Maintenant, il ne faut pas pleurer. Tu entends, tu entends, il serait mort de toute façon. Brigitte ferma les yeux. Ses lèvres tremblaient. Une larme triste glissa sur sa joue.

Liliane / **Liliane** / Hervé

****

Madame Gloria

Madame Gloria était la voyante la plus courue de toutes les voyantes de la ville. On disait que tout ce qu'elle voyait dans les tarots s'avérait juste, mais encore fallait-il pouvoir interpréter ses propos sibyllins. Mais Pénélope l'avait surtout choisie parce qu'elle était une compatriote, et entre compatriotes, on se comprenait à demi-mot.

Pénélope prit rendez-vous avec Madame Gloria. C'était la première fois qu'elle allait voir une cartomancienne. La maison de Madame Gloria croulait sous les glycines, Pénélope y vit un présage heureux.
Ce qu'elle retint de cette visite un peu déroutante? Les cartes annonçaient pour très bientôt dans sa vie un bouleversement heureux. Elle n'avait pas pu en apprendre davantage.

Pénélope rentra chez elle, songeuse. Elle prenait conscience, maintenant, que John ne lui aurait jamais fait de mal. Il lui avait dit qu'il l'aimait. Pourquoi ne le croirait-elle pas ? C'est ce qu'elle avait toujours espéré. Il n'était peut-être pas trop tard... Son avion ne décollerait pas avant 7h du matin, elle avait encore le temps de le voir avant son départ pour l'Argentine.

Liliane / **marie-odile** / Anne

****

Retour sur un lieu d'enfance

Le train ralentissait. On remarquait cependant, parmi les voyageurs, une femme d'âge mûr qui paraissait nerveuse. Elle s'apprêtait à descendre, lorsque son aimable voisin, avec lequel elle avait discuté tout le long du trajet, lui demanda si elle savait où dormir, car il avait une adresse à lui proposer. À ce, elle lui répondit quelle avait tout organisé et qu'il n'y avait pas d'inquiétude à se faire pour elle.

Scarlett avait 52 ans lorsqu'elle décida de revenir dans sa ville natale, là où elle avait connu tant de choses exaltantes et de passions amoureuses. Elle descendit du train, une petite malette verte à la main. Le reste de ses bagages lui serait livré dans la soirée. Elle se rendit à la pension tenue par Peggie Johnson, la fille de Mama, sa chère nourrice maintenant décédée. Elle se fit servir du poulet froid et une salade d'endives, fit une petite sieste et sortit en fin d'après-midi. Elle traversa la petite ville et emprunta la route qui menait à son ancienne demeure. Après le petit bois, le chemin bifurquait. Elle s'arrêta, en proie à une vive émotion.

Elle regarda alors le soleil descendre doucement sur la colline. Certes il n'y restait plus grand chose mais déjà de jeunes pousses pointaient le bout de leur nez et doucement elle pensa «Tara....»

Liliane / **Anne** / Sandrine

****

Retour Vers l'Argentine

Pénélope avait été très enthousiaste à l'idée de venir s'installer quelque temps en France pour finaliser ses études à l'École des Beaux Arts de Paris. Elle avait beaucoup entendu parler de ce pays au sein de sa famille. En effet, du côté de sa mère, les trisaïeuls étaient arrivés des Pyrénées françaises. Toutefois, on ne savait pas exactement de quelle localité. Mais, du côté paternel, c'était les grands-parents qui étaient originaires de l'Albigeois. Pénélope était toute émoustillée de penser que peut-être un jour elle découvrirait quelques cousins éloignés. Elle s'était promise, d'ailleurs, lorsqu'elle retournerait en Argentine, qu'elle rapporterait des pièces d'état civil, à défaut de personnes physiques. Les évènements s'étaient présentés de manière inattendue.

Elle attendait cela depuis longtemps. Ce dilemme avait bien trop duré. C'était un peu comme dans la chanson : « J'ai deux amours, mon pays et Paris ». Toutefois, ce qui englobait l'amour, cachait encore bien des zones obscures.
Certes, Pénélope avait quitté l'Argentine pour fuir la dictature sanglante qui y régnait et qui la mettait en danger. Elle avait mené la vie de bohème à Paris : les cafés du quartier latin, toutes sortes de fêtes organisées par les amis ou les connaissances qu'elle s'était faites durant toutes ces années, mais quelque chose la retenait.
Les Argentins ont de l'âme slave qui coule dans leurs veines : dans leur pays d'origine, ils rêvent de la lointaine Europe qu'ils aimeraient approcher ; puis dans le pays d'adoption, la nostalgie ne cesse de les envahir. En fait, ils n'ont qu'un but, retourner dans leur patrie, y retrouver leur famille, leurs
amis, leur enfance et ce côté nonchalant qu'est la douceur de vivre argentine.
Mais chez Pénélope, les choses se compliquaient un peu, elle avait un troisième amour qu'elle n'osait totalement s'avouer. Il y avait John, un artiste américain. Comment allait-elle pouvoir concilier ses trois amours ? D'autant plus que John désirait lui-même retourner vivre dans son Vermont natal.

Pénélope rentra chez elle, songeuse. Elle prenait conscience, maintenant, que John ne lui aurait jamais fait de mal. Il lui avait dit qu'il l'aimait. Pourquoi ne le croirait-elle pas ? C'est ce qu'elle avait toujours espéré. Il n'était peut-être pas trop tard... Son avion ne décollerait pas avant 7h du matin, elle avait encore le temps de le voir avant son départ pour l'Argentine.

Liliane / **Liliane** / Anne

****

La Fée Cristal

Valentin voulait en finir avec cet univers qui n'était que moquerie et vexations. Il avait imaginé un programme qu'il voulait tester. À peine eut-il effleuré la souris de son ordinateur, qu'il se sentit aspiré,projeté, dépaysé. Il n'était plus lui-même. Tout se passait comme s'il était dans un songe. Quel récit allait-il faire à ses parents ?

Un jeune garçon se tenait de dos. Il était assez gros, et assez petit. Il avait l'air contrarié, peut-être perdu, dans ce chemin de jungle botanique suspendue. Misaya s'approcha de lui. Il avait de très grandes oreilles. Cela la surprit. Arrivée à son niveau, elle lui demanda s'il était perdu. Il ne répondit pas. Elle s'approcha encore et vit que ce visage était celui d'un éléphant ! le reste du corps était humain, dans des proportions presque divines.
L'enfant lui souriait largement. La trompe redressée au ciel, un bol de laddus, gorgés d'huile et de miel, posé sur des brindilles de chanvre frais, à ses pieds. Alentours, Cela sentait le tchai indien épicé ; l'odeur de cardamone défiait le cours du vent et la cannelle frétillait aux narines de Misaya. Elle activa son diadème frontal. Cela lui permis de rentrer en contact télépathique avec cet être pour le moins extraordinaire. Une longue et épuisante conversation en 3D s'ensuivit. Puis, il lui proposa de partager sa monture. Le rat doré. Et de partir en excursion céleste. Le diadème activé en rayonnante confiance, elle décolla. Combien de temps avait duré ce voyage onirique ?
Misaya, déposa son diadème sur la table ronde en Crystal. On pouvait voir les rayons s'y refléter et former un dessin psychédélique multi couleurs. Elle laissa glisser le Visio-rêve au sol. Elle était comme droguée, la vue évaporée, la respiration saccadée.
Étrange histoire. L'enregistrement était trouble, mais elle entendait encore ce souffle rauque lui hurler :
« Skypero! Skypero! If you don't use it… You lose it !! ».
Heureusement, il lui restait quelques pétales de muguet et du jasmin pour panser sa blessure.

Liliane / **Diana H.** / Diana H.

****

C'en était fini de l'impérialisme littéraire anglo-saxon ! Les trois compères trinquèrent à la gloire du roman libéré. Dans cette yourte au fin fond de la Sibérie, les intrépides s'étaient donné rendez-vous, sortant, l'un de sa réserve Navajo, l'autre des murs de la Cité interdite, le troisième, du bush australien. En leur passant le calumet, Jim Chee, l'un des deux héros de Tony Hillerman, s'adressant solennellement au fameux Juge Ti, des romans de Robert van Gulik, et à Napoléon Bonaparte, dit Bonny, le célèbre héros des romans d'Arthur Ulfeld, déclara en toute simplicité : « La visage pâle Jane Marple est condamnée à la disparition par l'invocation de l'Esprit de la pluie, Tonnai. Que de son pot à eau, il puisse l'engloutir dans une mer sans marée, un étang sans poisson ou une flaque sans vie ! », Le juge Ti approuva, en citant la voie du Tao « Celui qui s'assied au bord de la rive verra bientôt passer le cadavre de son ennemi. », Tony, rendit grâce à Weyl, l'une des formes du serpent arc-en-ciel. Nul ne sut quels rituels chamaniques aboutirent à la réalisation du forfait à distance, puisque que l'honorable Mrs Marple, l'une des détectives les plus prisées d'Agatha Christie (douze romans et vingt nouvelles à son actif) répugnait généralement à courir le monde (à fortiori celui des sauvages, à plus de mille miles du moindre presbytère anglican), préférant résoudre la plupart des affaires, buvant délicatement une tasse de son Lapsang Souchong préféré, dans son cher village campagnard de St. Mary Mead.
C'est ainsi qu'un matin des années vingt, le jovial Marseillais Robert Pandrasse, l'un des derniers pêcheurs de sardines en activité, intrigué par la montée inhabituelle de la mer –une vraie marée Atlantique- aperçut au loin un homme en espadrilles, ou peut-être était-ce l'une de ces femmes (la très British locataire de son cabanon ?) qui avaient coutume de s'habiller en homme, tombant bizarrement d'un ponton, comme attiré par quelque force magnétique. N'écoutant que son courage, Robert courut vers la station de sauvetage, croisant Hercule Poirot, tout essoufflé, portant un filin terminé d'une bouée.
« Robert ! » hurla, pour la dernière fois sans doute, le type aux espadrilles. Mais la marée montait inexorablement. La plage où il avait enfin compris qui avait tué Miss Marple, avec quelle arme, quelles complicités, et pour quel motif dérisoire, allait disparaître dans peu de temps sous les flots bleus de la Méditerranée. Tout ce qu'il avait découvert ne servirait à rien, car la vérité dérangeait trop de monde, et Miss Marple ne serait jamais vengée. Tout ce gâchis, ces vies dévastées, ces erreurs ravageuses, pour en arriver là ? Et la Méditerranée n'est pas même une mer à marées.

Peter / Fabienne

****

Clémentine soupira. Pour la centième fois, elle se demanda se qu'elle faisait là. Cette expédition ne pouvait décidément pas être une bonne idée. Découragée, elle regarda son paquetage, tout préparé, avec les trois jours de vivres, les autorisations et tout ce qu'il fallait. Elle sourit.
« Pauvre sac, ce n'est pas de ta faute, je ne vais tout de même pas te déballer sans t'avoir montré la pampa. »
Elle finit son petit déjeuner, jeta le sac sur son épaule et sortit.
Le découragement fondit rapidement sous le soleil péruvien. À un kilomètre du gîte, elle crut remarquer une piste qu'elle suivit pendant deux jours, jusqu'à découvrir un amoncellement de roches bien peu naturel. En grattant un peu, Clémentine découvrit quelques résidus qu'elle recueillit dans un tube à essais.
« Voilà pour les incrédules… » sourit-elle, tout en sachant que ces miettes ne convaincraient sûrement personne. Au moins ne rentrerait-elle pas bredouille.
Soudain, son regard fut attiré sur sa gauche : une boule de lumière mauve tel un œuf irradiait dans la pénombre, elle frémit à l'idée que ce put être LUI, celui dont tout le monde parlait, recherchait depuis tant d'années.
Mais comment savoir, comment être sûre, il pouvait prendre des formes tellement différentes, se métamorphoser d'un instant à l'autre et puis aussi soudainement disparaître… pour se réincarner ensuite dans un objet, dans un arbre, dans un lieu… dans un être vivant !
La lumière devenait de plus en plus forte, à demi éblouie, elle s'avança néanmoins et entra dans le halo chaud et intense.
Aline / Brigitte H

****

Elle était arrivée dans ce village népalais après un long voyage en car. Voyage épuisant et maintenant elle ne rêvait qu'à une chose : trouver un lit ou quelque chose d'approchant. Avant d'entrer dans une cour où on lui avait indiqué qu'elle trouverait de quoi dormir, elle croisa une femme avec un grand chapeau qui tenait dans ses mains une herbe et lui en proposa. Elle accepta et après avoir déposé son sac, elle se mit à fumer cette herbe dans une petite pipe qu'elle avait achetée peu de temps avant. L'herbe népalaise, c'était quelque chose !
Soudain, son regard fut attiré sur sa gauche : une boule de lumière mauve tel un œuf irradiait dans la pénombre, elle frémit à l'idée que ce put être LUI, celui dont tout le monde parlait, recherchait depuis tant d'années. Mais comment savoir, comment être sûre, il pouvait prendre des formes tellement différentes, se métamorphoser d'un instant à l'autre et puis aussi soudainement disparaître… pour se réincarner ensuite dans un objet, dans un arbre, dans un lieu… dans un être vivant ! La lumière devenait de plus en plus forte, à demi éblouie, elle s'avança néanmoins et entra dans le halo chaud et intense.
Ethel / Brigitte H.

****

Ses pas la guidèrent alors vers la plage, il n'y avait plus personne à cette heure-ci, le soir tombait, le vent soufflait et une obscurité humide enveloppait les dunes de sable et les étendues immenses de la péninsule d'Otago. Quelques lions de mer sautaient dans l'écume et apparaissaient fugitivement dans un dernier rayon solaire oblique.
Elle regrettait toute cette histoire, lasse et dépitée, elle avançait sans réfléchir : bientôt, les rochers lui barreraient l'accès et elle devrait faire demi tour, encore et toujours demi tour, sans cesse et sans relâche, demi tour toujours.
Soudain, son regard fut attiré sur sa gauche : une boule de lumière mauve tel un œuf irradiait dans la pénombre, elle frémit à l'idée que ce put être LUI, celui dont tout le monde parlait, recherchait depuis tant d'années.
Mais comment savoir, comment être sûre, il pouvait prendre des formes tellement différentes, se métamorphoser d'un instant à l'autre et puis aussi soudainement disparaître… pour se réincarner ensuite dans un objet, dans un arbre, dans un lieu… dans un être vivant !
La lumière devenait de plus en plus forte, à demi éblouie, elle s'avança néanmoins et entra dans le halo chaud et intense.
Sandrine / Brigitte H.

****

Baltazar Puig avait une passion pour les escarpins à talon. Il en avait une cinquantaine qu'il lustrait tous les dimanches matin. Une véritable collection. Des escarpins rouge vermillon vernis ; en velours à galons ; blancs crème ; noirs avec des petites fleurs roses brodées ; venant de tous les pays (italiens bien sûr, mais aussi espagnols, allemands, marocains, australiens, texans, japonais... même eskimos !) ; des violets à pompons confectionnés sur mesure pour les prélats du Vatican,... Chaque année, il postulait pour le défilé international des talonphiles qui se déroulait fin mai à Barcelone. En vain. Il baissa les bras. Il arrêta tout, fit une dépression, sombra dans l'alcool et la cocaïne. Il ne s'en sortit qu'après une cure de jus de betteraves.
Le jour de ses 36 ans, il décida de retenter le coup. Il commença un régime et s'astreignit à un entrainement intensif. Levé à 7 heures, il échauffait les muscles de ses jambes, pivotait, virvoltait jusqu'au soir. À midi pile, il s'interrompait 30 mn, le temps d'avaler un en-cas puis arpentait son appartement en des défilés musicaux. Le soir, sur son canapé, il s'imprégnait de comédies musicales et d'archives de grands couturiers.
Le 11 mai, le facteur déposa dans sa boite aux lettres, une enveloppe au cachet de l'académie du Concours.
Il était sélectionné !
Il y était arrivé ! Un vrai rêve. Comment était-ce possible ? Après tous ces allers-retours, ces tergiversations, ces hauts et ces bas, l'horizon s'ouvrait à nouveau plein de promesses.
Il se dépêcha de s'habiller, tenta de mettre une paire de chaussures qui étaient désormais trop étroites comme si ses pieds avaient fini par s'étaler. Peu importe, il n'avait pas besoin de chaussures. Rien n'interdisait de marcher pieds nus. Il avait même lu l'histoire de cet athlète éthiopien qui avait couru son marathon aux J.O. de 1960 sans chaussures.
Alors, il n'allait pas fléchir à cause de ça… Une chanson commença à l'envahir
Gracias a la vida que me ha dado tanto
Me dio dos luceros, que cuando los abro
Perfecto distingo lo negro del blanco
Y en el alto cielo su fondo estrellado
Il sortit en la chantonnant.
Anne / Ethel

****

Les yeux de Misaya s'agrandirent. Ils devinrent ronds et gros comme des boules de cristal. La terreur l'envahit. Tout était rouge. Un haut-parleur éructa: «Tu as payé. Tu es la reine du Bal». Tout était rouge. C'était le sang rouge d'un bœuf. Du sang rouge partout qui collait au corps, qui poissait ses cheveux, sa belle robe de soirée. Le sang rouge sentait la rouille. Les yeux de Misaya cherchaient dans tous les sens paniqués... Une porte, s'il vous plaît... Une fenêtre, s'il vous plaît... Un trou de serrure. La reine du Bal suffoqua. Des araignées sortirent de sa bouche de son nez. Ses cheveux se dressèrent comme des soldats au garde à vous. «Tu as payé, tu es au bal de Carrie, saloperie, saloperie». Une femme furieuse lui sauta à la gorge. Un chat tordu lui griffa le visage, noir, noir. Le haut-parleur cria: «Tu as payé, tu as payé pour être folle». Non, murmura Misaya, non, ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, j'ai payé pour être folle de joie. Une sirène hurla, déchira ses tympans. «Tu as payé pour être folle». Non, non, je voulais être la reine du Bal, une fois... Skypero... Juste une fois... Skypero...
Misaya déposa son diadème sur la table ronde en Crystal. On pouvait voir les rayons s'y refléter et former un dessin psychédélique multi couleurs. Elle laissa glisser le Visio-rêve au sol. Elle était comme droguée, la vue évaporée, la respiration saccadée. Étrange histoire. L'enregistrement était trouble, mais elle entendait encore ce souffle rauque lui hurler : « Skypero! Skypero! If you don't use it... You lose it !! ».Heureusement, il lui restait quelques pétales de muguet et du jasmin pour panser sa blessure.
Hervé / Diana H.

****

C'était la première fois qu'elle sortait depuis l'attaque des zombies. Mais il fallait qu'elle sorte : elle n'avait plus ni farine, ni PQ, ni œufs… Pourtant sa virée fut de courte durée. Derrière le premier arbre, GNAC !, un zombie la mordit… Elle savait que c'était fini sous cette forme de vie. Elle rentrait à la maison, sachant qu'elle n'aurait plus besoin de manger ni de s'essuyer le postérieur. Elle allait enfin rejoindre dans sa nouvelle vie d'outre-tombe son mari. Mais où était-il ? Le retrouverait-elle ? Elle s'approcha de leur vieille Ford Mustang qu'il aimait tant bichonné quand il était en vie – enfin, ce qu'ils croyaient alors être la vie.
La Lune éclairait maintenant le jardin. Une brume légère s'effilochait entre les cyprès dressés en haie. La silhouette de Fanny se détachait nettement, alors qu'elle s'éloignait sur le chemin de terre. Le claquement de la portière la fit sursauter, Bob était tout d'un coup là, lui prenait la main, et tout sembla facile soudain. Elle éclata de rire, elle était en vie…
Stéphane / Laurence

****

La voix de son guru resonnait sans cesse dans son esprit de méditant en herbe. « be aware..be equanimous..anicca ». Il s'astreignait à méditer 1 heure, au moins deux fois par jour. C'est ce que préconisait son Guru indien. Du coup, Il célébrait l'infini du chiffre 8, à 08H puis à 20H. Allongé. Concentré sur la luminosité éphémère de son troisième œil. Mais voilà, ses expériences immersives étaient de plus en plus troublantes. Il avait récemment observé la dissolution complète de toute sa matière corporelle. Vu ses muscles se dissoudre. L'élément terre disparaitre. Akasha surgir et il s'était cru disparaitre. Il se visualisait comme une cellule à la vibration universelle ! invraisemblable ! ensuite, comme un homme, emprisonné par les forces tangibles d'un esprit satanique. Dans son cerveau, défilaient toutes sortes de scénarios. Qui était ce « monkey mind », furetant follement d'une branche à l'autre, Sans aucune cohérence ?
Arnolphe crut sa dernière heure arrivée… Après toutes ces aventures, en arriver là : assis, ridiculement ligoté, sur une chaise, descendant très lentement vers la lave bouillonnante d'un volcan polynésien ! Sa vie se mit à défiler à toute vitesse, il devait résister à la terreur, faire le vide. Il se concentra sur l'image du chakra-racine, mulhadara. Une bouffée de kundalini le fit sortir de lui-même et parvenir en un éclair à inverser la manette commandant le diabolique mécanisme. Il était sauvé. C'est un autre homme, transformé, un mois plus tard, qui sonnait à la porte de Madame HO, laquelle, le croyant perdu à jamais, faillit en faire tomber sa tasse de porcelaine fine. « Mission accomplie, ma chère », lui dit-il en lui tendant un minuscule rouleau de papyrus ancien, « mais de grâce, épargnez-moi à l'avenir les séjours en sanatorium pour milliardaires obèses »…
Diana H / Peter

****

Quel drôle d'homme ! Le contraire en tout de celui qu'elle imaginait devenir un vrai compagnon : l'homme de sa vie, en somme….Elle l'avait cherché depuis tant d'années mais ce n'était jamais ce qu'elle espérait, un peu trop ci, pas assez ça et elle avait poursuivi son inexorable quête. Et là voici maintenant entichée de Bob ! C'est sûr qu'il était loin d'être l'homme parfait, si cette expression a le moindre sens. Un brin névrosé, peut-être un peu plus que la moyenne, déraillant parfois face à des évènements qui lui semblaient, à elle, mineurs et surtout, par moments, très colérique.
Mais Fanny l'avait dans la peau depuis ce jour de Mai 2017 où ils s'étaient rencontrés en Inde, dans l'ashram d'Amma Amritanandamayi Devi. C'était dans ce petit village-péninsule d'Amritapuri, au sud du Kerala. Ils avaient entamé, ensemble, ce parcours vers l'exploration de l'intérieur d'eux-mêmes. Ça fonctionnait plutôt bien. Bob, maîtrisait de mieux en mieux ses accès d'angoisses. Mais voilà, depuis qu'il avait cessé ses méditations quotidiennes, il se réveillait parfois, comme possédé. Ses réactions devenaient imprévisibles, comme ce matin. Mais il se rendrait compte qu'il s'était laissé emparer par les démons de son esprit et reviendrait la délivrer. Elle ferma les yeux. Se laissant glisser dans des visualisations positives et créatrices.
La Lune éclairait maintenant le jardin. Une brume légère s'effilochait entre les cyprès dressés en haie. La silhouette de Fanny se détachait nettement, alors qu'elle s'éloignait sur le chemin de terre. Le claquement de la portière la fit sursauter, Bob était tout d'un coup là, lui prenait la main, et tout sembla facile soudain. Elle éclata de rire, elle était en vie…
Ethel / **Diana H.** / Laurence

****

Il était 20h pile, l'heure de retirer les boules Quies. Et alors un bruit infernal lui remplit la tête. Elle se mit à la fenêtre pour comprendre d'où ça venait. Ils étaient tous dehors, s'embrassaient, riaient, se congratulaient. Ils avaient dit progressivement, pas tous d'un coup ! C'était donc fini, on était libre !!!!! mais libre de quoi ? de faire quoi? avec qui ? Elle remit ses boules Quies et se coucha et attendit de rêver tranquillement.
Claire

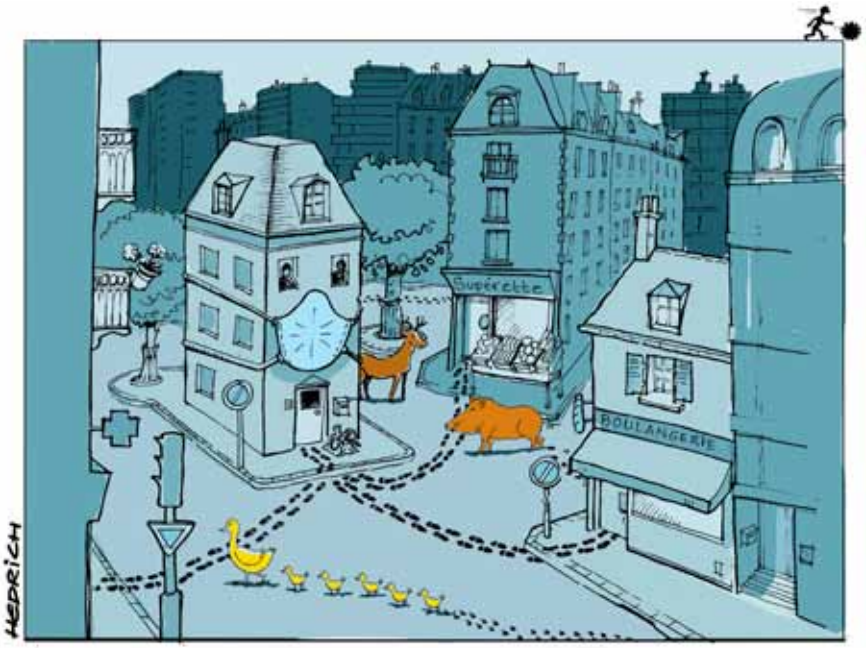
****

Nous voici arrivés à la fin de mon histoire. Vous vous attendez certainement à ce que je vous dévoile le nom de cet assassin, serial killer que je vous ai dit invisible à l'œil nu. Mais vous le connaissez déjà. N'aviez-vous pas deviné depuis de nombreuses pages, qu'il s'agissait de ce coronavirus qui, déjà, il y a quelques années avait tué partout dans le monde directement ou indirectement, nous avait confinés et avait provoqué une grave crise économique ?
Brigitte S.

****

Photos/dessins reçus

BLANCHISSERIE
PRESSING


Supérette
BOULANGERIE
HEDRICH